

LES DEUX AMIES

Il était une fois deux petites filles, une brune et une blonde, qui avaient été élevées ensemble et qui s'aimaient beaucoup, mais pas de la même manière. La première était tout feu et flamme, pleine de fougue dans son affection, et, quand elle embrassait son amie, elle l'étouffait presque Impérieuse du reste, et ne souffrant aucune contradiction, à la moindre résistance elle entrait en fureur : c'était alors un torrent qui emportait. L'autre, qui était douce comme un agneau, la laissait faire dans ses fureurs, et ne se lassait jamais de lui céder, car elle l'aimait tant qu'elle ne pouvait pas vivre sans elle.

Un jour pourtant que son impétueuse amie s'était mise en colère contre une petite fille du voisinage qui ne s'était pas dérangée assez vite pour la laisser passer, et qu'elle menaçait de la battre, la blonde prit la défense de l'opprimée, qui était faible et timide, et qui avait déjà commencé à pleurer. Sur le champ elle reçut l'ordre de ne plus jamais parler à cette petite malheureuse, et, comme cela lui paraissait une chose injuste et méchante, elle déclara qu'elle n'obéirait pas.

Il n'en fallut pas plus pour amener une rupture. Après une scène terrible où il y eut des cris d'une part et des pleurs de l'autre, l'irascible brunette jura solennellement que c'était fini, et que de sa vie elle ne verrait plus la rebelle. Puis elle courut indignée auprès de sa mère, à laquelle elle se plaignit amèrement de son ingrate amie, et voulut à toute force qu'on la menât le soir au spectacle pour lui faire passer son chagrin. Partout où elle allait, c'étaient sans cesse de nouvelles plaintes, et des explosions de désolation si grandes qu'on ne savait quels amusements inventer pour la distraire, de sorte qu'à l'occasion de toute cette douleur elle courut de fête en fête pendant bien longtemps.

La pauvre abandonnée était rentrée chez elle sans rien dire, et se tenait tranquillement à ses occupations ordinaires, ne laissant rien paraître de son chagrin, souriant quand il le fallait et ne parlant jamais de l'amie perdue. Mais elle devenait plus pâle chaque jour ; elle n'avait plus d'appétit ; ses forces s'en allaient ; et à la fin il fallut appeler le médecin, qui lui trouva une belle maladie et la fit mettre au lit. Là, tout entière à sa douleur, elle se consuma bien plus vite encore. Bientôt sa faiblesse devint si grande qu'on désespéra de ses jours et, comme elle n'avait presque plus la force de parler, elle prononça enfin le nom de son amie, demandant qu'on allât la chercher. Ses parents y coururent tous en larmes, et trouvèrent la petite brune au milieu d'un bal d'enfants qu'on avait organisé tout exprès pour la consoler.

Elle ne voulait pas d'abord y aller.

—Je suis trop sensible disait-elle. Malgré tout le mal qu'elle m'a fait, je l'ai tant aimée que je ne pourrai pas supporter de la voir malade dans son lit. Dites-lui que je lui pardonne, et que j'irai quand elle sera guérie.

Mais comme on insistait, elle n'osa pas refuser, et partit dans son costume de bal.

A la vue de cette pauvre petite figure tirée et amaigrie, blanche comme la cire, et presque transparente, son cœur se brisa d'un coup et elle fondit en larmes. Se jetant sur le lit, elle serra convulsivement la malade dans ses bras. Elle lui faisait mal ; mais la petite mourante ne semblait pas s'en apercevoir. Son visage s'était illuminé, et des tentes roses venaient de re-

paraître à ses joues.

—Mais, mon Dieu ! chérie, qu'as-tu donc ? criaient la brune en sanglotant.

—Je crois, répondit tout doucement la blonde, je crois que j'ai eu un peu de chagrin à cause de toi. Mais te voilà ! Je suis trop contente !

Et ranimée par la voix de son amie, elle se mit à revivre.

UN SAVANT SAUVE

UNE ENTREVUE AVEC LE PRINCIPAL D'UN COLLEGE

SES NOMBREUSES OCCUPATIONS RUINENT SA SANTE—LES PILULES ROSES DU DR WILLIAMS RANIMENT SA VIGUEUR

Du "Républicain", Columbus, Ind.

Le collège de Hartsville, situé à Hartsville, Indiana, a été fondé il y a plusieurs années, dans l'intérêt de l'église des Frères-Unis, alors que l'Etat était un désert, et que les collèges étaient rares. Le collège est bien connu par tout le pays, ses premiers étudiants étant dispersés dans toutes les parties du monde.



Récemment, un reporter se rendit à ce fameux annuaire de la science et fut introduit dans le cabinet du principal, le prof. Alvin P. Barnaby. Quand le prof. Barnaby a été vu la dernière fois par le reporter, il était dans un état de santé très délicat, aujourd'hui il semble jouir de la meilleure de toutes les santés.

En réponse à quelques questions, le professeur répondit : "Oh, oui, je suis beaucoup mieux qu'autrefois, je suis maintenant en parfaite santé, mais ma guérison s'effectua d'une manière très curieuse."

"Racontez-moi cela", reprit le reporter. "Bien, pour commencer par le commencement", dit le professeur, "je me livrai trop assiduellement à l'étude, lorsque j'allais à l'école, car je désirais devenir professeur. Après avoir terminé le cours ordinaire, je vins ici et fut gradué du cours de théologie. J'entrai dans le pastorat et acceptai la charge de l'église des Frères-Unis, dans une petite localité du comté de Kent, Mich. Etant ambitieux par nature, je m'appliquai avec ardeur à mes études et à mes autres devoirs. Je constatai bientôt que ma santé s'affaiblissait. Je ne digérais pas et ceci, joint à d'autres maladies, amena la névrose."

"Mon médecin me soigna pendant quelque temps, et finit par me conseiller d'aller à l'étranger pour un changement de climat. Je suivis son conseil et je m'en trouvai relativement bien. Peu après, je vins ici en qualité de professeur de physique et de chimie, et plus tard je fus l'agent financier de ce collège. Ce changement me fut profitable et pendant quelque temps, ma santé fut meilleure ; mais j'avais une rude besogne à accomplir et je ne tardai pas à sentir de nouveau les atteintes de mon mal. Cette fois, c'était plus grave et durant l'hiver, je devins complètement sous l'empire de la prostration nerveuse. J'essayai divers remèdes et différents médecins. Finalement je pus reprendre mes occupations. Au printemps de 1896, je fus élu principal du collège. C'était un-

cère un surcroît de travail et mon mal qui n'était pas guéri, fit de nouveau son apparition, et l'automne dernier, je tombai. Aucun des nombreux médecins qui me soignaient ne put me faire de bien. Le professeur Bowman, démonstrateur de sciences naturelles, me raconta ce que les Pilules Roses du Dr Williams pour les Personnes Pâles, avaient fait pour lui, et m'engagea à les essayer, parce qu'elles lui avaient fait du bien à lui-même dans un cas semblable et je me décidai à les employer.

"La première boîte me soulagea, et la seconde produisit un grand bien tel que je n'en avais jamais éprouvé avec le traitement des médecins. Après avoir pris six boîtes de ce remède, j'étais entièrement guéri. Aujourd'hui, je suis parfaitement bien. Je me sens mieux et plus fort que jamais je ne l'ai été dans les années précédentes. Je recommande certainement les Pilules Roses du Dr Williams à ceux qui souffrent d'un mal similaire au mien ou qui sont épuisés par le surcroît de travail."

LA PIECE ENCHANTEE

Le magicien ; Maintenant, mes dames et messieurs, le tour que je vais faire est très simple, et cependant il ne laissera pas de vous étonner. Je l'appelle, la pièce enchantée.

Y a-t-il un monsieur dans l'auditoire qui veut avoir l'obligeance de me passer une pièce de cent sous ? Ah ! le monsieur qui se trouve à ma droite ! Merci, monsieur, vous-êtes bien bon. Vous n'avez pas besoin d'avoir peur, je vais la rendre dans un moment.

Maintenant, mesdames et messieurs, vous voyez ici une pièce de cent sous ordinaire, et pour qu'il n'y ait pas d'erreur, je vais la marquer. Je vais la faire passer dans cette orange. Voyez : un, deux, trois, passez ? Ça y est !

Maintenant, regardez-moi attentivement, je vais couper l'orange en deux ; Cri-ii. Et voilà la pièce de cent sous !

Mais ce n'est pas tout ! je vais faire passer cette pièce dans la poche d'un spectateur. Regardez-moi bien, s'il vous plaît, et rappelez-vous comment était marquée la pièce. Oh ! là, mon garçon, vous paraissez un bon petit enfant ; Venez sur l'estrade. Oh ! n'ayez pas peur, je ne vous ferai pas de mal.

Mesdames et messieurs, vous voyez ici un gentil petit enfant, symbole de l'innocence. Comme vous le voyez, il n'y a aucune relation entre nous deux, eh bien, faites attention ! Un, deux, trois, passez ! et la pièce est dans la poche du pantalon du gamin. N'est-ce pas, jeune homme ? J'en suis sûr, car je l'entends mouvoir dans sa poche. Maintenant, mon enfant, n'ayez pas peur ; sortez cette pièce de cent sous, qui est marquée, que chacun puisse la voir ?

—Le gamin—Excusez-moi, monsieur, s'il vous plaît ! Ce matin vous m'avez donné une pièce de cent sous que vous m'avez dit de garder jusqu'à ce soir, jusqu'à ce que vous me la réclamiez sur la scène. Je suis désolé, mais j'ai acheté pour dix sous de bonbons, et il ne me reste plus que quatre vingt dix sous !

Tableau !

Ripans Tabules cure nausea.

Ripans Tabules: at druggists.

Ripans Tabules cure dizziness.

Ripans Tabules cure biliousness.

Ripans Tabules cure indigestion.

Ripans Tabules cure liver troubles.

TRY

ROBT. T. HOLMAN

for anything you want.

His Fall stock is now arrived and is larger than ever.

He keeps everything and buys all farm produce for cash as well as the products of the Sea

TELEGRAPH, TELEPHONE OR WRITE for your wants and prices will astonish you for cheapness and quality. Will please you beyond your expectations.

A few Organs left. A few Sewing Machines remain.

A few fat Herring still to sell.

SO FROM MUSIC TO HERRING is a wide range but the gap is well filled by

ROBT. T. HOLMAN

Summerside, Sept. 2nd. 1897

DALTON & GALLANT

DRUGGISTS

TIGNISH, P. E. I.

Are known to sell nothing but pure DRUGS, The best that money can procure is to be found at the TIGNISH DRUG STORE. NEW Stock weekly.

La gaiété ne perd jamais ses droits.

Dans un journal du Midi : "Nous avons le regret d'apprendre que l'épidémie de choléra a éclaté dans la petite ville de X..."

"Inutile d'ajouter que toutes les autorités sont sur les lieux".

Guibollard, que la lecture des statistiques de la picote fait palir deux fois par jour, est fortement blégué à ce sujet par un ami.

—Ah ça ! s'écrie-t-il, agacé à la fin, crois-tu donc que si j'étais certain de ne pas l'attraper, j'en aurais aussi peur ?

La femme, a dit un moraliste, est une pendule qui retarde à partir de trente ans.

Dans une soirée musicale : Une dame vient d'exécuter à tour de bras une interminable sonate.

Exténuée, après avoir terminé son morceau, elle s'évanouit.

Un monsieur se précipite hors du salon, revient avec un verre d'eau sucrée dans lequel il a jeté quelques gouttes d'eau de fleurs d'orange, en fait absorber quelques gorgées à la dame. Puis il vide le reste du verre dans le piano, en disant : —Oh ! il ne l'a pas volé non plus !

Il était question d'un de nos financiers, pour qui la question d'argent est la seule question qui compte.

On racontait qu'il inculquait à ses descendants encore dans l'âge le plus tendre, ces principes fondamentaux et s'efforçait de les initier tout petits aux mystères de l'air de faire fortune.

—En effet, dit quelqu'un. Je le connais..... C'est un type..... Je suis sur qu'il fait faire à ces pauvres enfants la dinette sur une table de multiplication.

Ripans Tabules.

Ripans Tabules cure bad breath.